

On tue le cochon

Laurent Maréchal

Number 69, Winter 1998

Paysages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46339ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maréchal, L. (1998). On tue le cochon. *Inter*, (69), 81–81.

Génial Joël HUBAUT

C. CESBRON

Avril 1997 : l'ancienne usine Lu de Nantes, réinvestie par le CRDC, devient pour un temps l'espace de *Trafics* en tout genre, mouvements de sens, de sons, de rencontres, d'odeurs, de saveurs, de contentements ou de mécontentements, d'exaltations ou d'ennuis.

Dans la grande halle, quatre scènes ont été installées autour d'une vaste salle à manger. S'y succèdent performances, musiques...

Ce jeudi soir, il y a eu un événement très particulier, sorte de dérapage extrêmement fort, terriblement intense. La salle était déjà tendue car peu d'action avait eu lieu jusqu'alors, ce qui laissait le spectateur qui avait payé son entrée dans une certaine amertume : il ne lui restait plus qu'à regarder les autres, manger ou boire.

À plus de minuit trente, Joël HUBAUT montait sur scène après plus d'une heure de vide.

Sa performance est particulièrement brutale, provocatrice, énorme et bruyante : c'est une véritable gifle lancée au visage du public. Il crie, chante, murmure devant un écran dévidant les images d'une bouche qui s'empiffre, des reportages décrivant les camps, la guerre, la souffrance, la famine, sur lesquelles se surimpressionnent des images des spectateurs assis à leur table devant leur bière ou leur assiette. L'attaque critique se cristallise contre la consommation, l'aveuglement, l'absence de conscience politique ou sociale. Mais très vite, l'artiste est pris à partie par la salle. Tour à tour quatre personnes montent sur scène à qui il laisse le micro. Si les premiers intervenants s'illustrent par leur médiocrité, le dernier va surprendre et provoquer un trouble énorme et emblématique. Un jeune beur du quartier Joncourt (cité périphérique de Nantes) se lance dans un discours fulgurant, d'une violence inouïe, étourdissante. Il traverse la scène de long en large, avec des sursauts, des

mots qui frappent, éclatent, cassent. La tension atteint un sommet éblouissant, déroutant et sauvage. C'est un moment formidable de réalité brutale situant *Trafics* hors de la fête, en prise directe avec la vie et démontrant l'énergie d'un monde qui refuse d'étouffer. La force de Joël HUBAUT est là, dans l'émergence d'un dysfonctionnement au sein de son action. Véritablement génial, il refuse au vigile l'accès à la scène, et accompagne le jeune homme dans sa performance. La perturbation est totale, presque insurrectionnelle, éclatante. « Je suis hyper-poreux, je ne propose pas un spectacle colonial, mais j'ouvre à la parole, à l'acte des autres. Parfois je m'en prends plein la figure. Les gens ont du mal à comprendre, à supporter, et je m'en moque. Il faut se faire violence, forcer à voir, à entendre, mais pas pour la guerre, pour l'amour ».

On tue le cochon

Laurent MARÉCHAL

Pour sa deuxième édition, le festival *Trafics*, à Nantes, faisait, sous le titre *Cuisines et performances*, une belle part à ces dernières. Compte rendu partiel d'une déception.

L'usine Lu fait partie de l'histoire nantaise. Longtemps on y a fabriqué des gâteaux. Désaffectée et toute proche du centre de la ville, elle a hébergé différentes manifestations culturelles. Depuis deux ans, le CRDC (Centre de recherche et de développement culturel, le plus gros opérateur culturel de la ville) l'utilise pour un festival (bien) nommé *Trafics*. Durant cinq soirées et sur trois niveaux, on y a trouvé presque tout : du théâtre, sur les étages, et, dans la grande halle du rez-de-chaussée, autour d'une gigantesque salle à manger, des concerts, de la cuisine, des performances, une radio, des installations. La programmation est internationale et résolument pointue, avec des artistes confirmés, mais dont le travail est ignoré du grand public. Pas non plus de spectacle rodé : tout ce qui est présenté a fait l'objet d'une commande de la part des organisateurs, qui imposent une durée (moins d'une demi-heure) et un emplacement. C'est donc l'ensemble qui a suscité la curiosité de quelque 11 000 spectateurs. On est d'ailleurs tenté de considérer cet ensemble comme une création en elle-même. Ce qu'il y a à voir et à entendre est tributaire du lieu, où tout le monde expérimente. Les artistes y travaillent des formes courtes, souvent inhabituelles pour eux. Les spectateurs, à l'aventure, découvrent et l'endroit, et les spectacles. Et les organisateurs s'emploient à faire tourner sans trop de ratés un énorme cabaret-party. Dans l'ensemble, le pari a été tenu. *Trafics* fut convivial, controversé, intéressant et parfois marquant. Bref, de bons spectacles, des sujets de conversations, des gens avec qui les tenir et de la nourriture et de la boisson pour les faire durer : peut-on demander beaucoup plus ?

Je questionne, tu questionnes...

Dans le brouhaha et au milieu de ces explorateurs de formes que sont (par exemple) David THOMAS (ex-Père Ubu), Bernard KUDLAK

(du cirque Plume), les chaudronniers mélomanes de Faust, les performances avaient évidemment leur place. On en attendait provocation, désordre et mise en évidence de limites. Est-ce le fait d'être sorties des galeries d'art ? Les cinq interventions programmées furent aux quatre cinquièmes décevantes et fort convenues. Elles pâtissent sans aucun doute du talon d'Achille de l'art contemporain : essayer d'incarner un discours, du genre « je fais ceci parce que je veux dire ou interroger cela ». La traduction est souvent ratée. Autant se contenter de dire. Cela aurait plus de portée.

Toutes, coïncidence ou concertation, empruntaient un élément au music-hall.

On commence par le pire, les clowns (Arnaud LABELLE-ROJOUX et Olivier BLANCKART). Endossant l'habit de l'auguste, Olivier BLANCKART « questionne » l'art avec la subtilité d'un pachyderme. De DUCHAMP à la toile blanc sur blanc, la leçon de peinture fait voler bien bas les tartes à la crème. Discours de dérision tenu par des personnages dérisoires. Ça, c'est du concept, dira-t-on. C'est surtout un moyen, bien voyant, de se dédouaner par avance de toute critique sur la vacuité d'un discours usé jusqu'à la corde. On put d'ailleurs mesurer à quel point tout ceci est pris au sérieux par ses auteurs lorsque l'interruption du numéro par deux spectateurs assez habiles se termina en menaces de passage de gueule. La gifle des surréalistes après DUCHAMP et MALÉVITCH ? Bonjour l'avant-garde.

On poursuit avec le strip-tease et les Grenoblois de ÉTANT DONNÉS. Sur fond de techno hardcore et sous l'éclairage permanent de stroboscopes, une jeune femme blonde et nue danse tandis qu'un jeune homme éructe un texte. Il s'agit dit-on d'une poignante déclaration d'amour (pas à la danseuse). Elle est malheureusement incompréhensible dans le fracas de la musique. Au bout du compte, ÉTANT DONNÉS ne s'impose que par le volume sonore (à la limite du supportable) et l'agressivité

des lumières (idem). En fait de questionnement, ce sont les yeux et les oreilles des spectateurs qui furent soumis à la question.

Vient ensuite Joël HUBAUT, en travesti. Soir après soir, il monte à heure fixe sur scène. Sur fond de musique bruitiste (due aux TÉTINES NOIRES ?) et devant un écran vidéo où apparaissent des spectateurs, il harangue et tente de provoquer le public. « Moi homme gouine... » hurle-t-il en esquissant des gestes obscènes. À part quelques oreilles prudes, le dit public ne réagit que le troisième jour, en adoptant Joël HUBAUT comme idiot du village : encombrant, pas méchant et finalement plutôt drôle.

Au tour des acrobates. Une intro tonitruante (*Living in America* de James BROWN), puis Richard MARTEL et Henri-Louis CHALEM déboulent en garçons bouchers (le tablier), sportifs (le short de cycliste) et terroristes (la cagoule noire). Au milieu des tables où l'on dîne, ils se livrent à d'effrénées parties de lancer de bananes et autres têtes de porc. Le discours porte sans doute sur la société de consommation ou à peu près. Le beau gâchis qui en découle est en tout cas réjouissant. On pense aux batailles de petits suisses à la cantine et on rêve de ce genre d'interventions dans un restaurant pris au hasard.

Enfin, les mimes. Sans dire un mot, les dix personnes recrutées par Pierre FRILLOUX, 10 jours avant *Trafics*, s'installent sur scène ou dans la salle et prennent une pause pendant quelques minutes. Une image fugitive, qui n'impose rien et qui surprend.

Finalement, la perturbation vint davantage des gens de théâtre lâchés dans la grande halle que des performeurs sur scène. Il y avait un réel trouble à voir et écouter Jacques VINCEY et Judith DEPAULE s'installer à une table pour y dire les classifications érudites du *Manuel d'érotologie classique* (publié par Jean-Jacques PAUVERT) ou à être surpris dans les toilettes par les comédiens et le goret de la troupe OUVRE LE CHIEN.

(événement) *Trafics*, usine Lu, Nantes, 10 au 14 juin 1997 [photos] (gauche) Joël HUBAUT (centre) Pierre FRILLOUX (droite) Richard MARTEL et Henri-Louis CHALEM. Ph. : Guy de LACROIX-HERPIN